

des rivales heureuses. Mais, chrysalide ou papillon, les biches ont des caractères communs qui les font aisément reconnaître : leur toilette d'abord, qui a toujours quelque chose d'excès ; puis leur langage, qui est un perpétuel défi jeté à la syntaxe, au goût et au bon sens ; leur mauvaise humeur, leur amour du bruit, du désordre et de la dépense, qui ne les défend pas de l'ennui vengeur ; enfin, leur mépris pour les hommes : ce dernier trait est significatif. Ces filles de portiers, ces cuisinières réfractaires, ces femmes de chambre démissionnaires, sans instruction, sans esprit, souvent sans beauté, témoignent aux hommes qui ont la faiblesse de les aimer, de leur sacrifier les joies de la famille et de se ruiner pour elles, un mépris mélangé de haine. Ainsi, le dévergondage se trouve châtié des deux côtés ; et la morale rencontre ici, comme en bien d'autres cas, une sanction inattendue.

Continuez donc, sauterelles brillantes, à dévorer ce siècle naïf, qu'un jour nos arrière-neveux personnifieront dans le financier Veaudoré. Quant à nous, terminons par ce quatrain :

Il est passé le temps où la moindre beauté

Dans l'esprit d'un amant mettait sa vanité ; [riche, Qu'un galant aujourd'hui soit vieux, soit laid, mais C'est un daim sans pareil qui peut choisir sa biche.

Il a été publié, sous le titre de *Mémoires d'une biche anglaise*, *Mémoires d'une biche russe*, etc., des récits apocryphes d'un intérêt médiocre et d'une moralité douteuse.

— **Allus. hist. Biche de Sertorius**, biche que ce général, pour agir sur l'esprit superstitieux de ses soldats, prétendait avoir reçue de Diane, et qui est devenue proverbiale pour désigner une supercherie du même genre :

« Abd-el-Moumen, le visage serein, s'avança vers le lion (il l'avait approvisé en secret), qui s'inclina devant lui, en lui léchant les mains comme un chien soumis. A cette vue, les Almoravides acclamèrent tout d'une voix cet homme privilégié devant lequel s'apaisaient les lions du désert, et tous lui jurèrent fidélité. Depuis lors, ce lion miraculeux, qui rappelle la biche de Sertorius, car le vulgaire de tous les temps s'est laissé prendre aux mêmes pièges, ne quitta plus le nouveau calife. »

Dictionnaire de la Conversation.

Biche et la Panthère (I.A.), poème allégorique anglais, de John Dryden, publié en 1687. Cette œuvre, qui traite des points en discussion entre l'Eglise de Rome et celle de l'Angleterre, est à la fois curieuse et remarquable ; l'allégorie et la fable y sont bizarrement confondues. Le but de l'auteur a été de reproduire un vieil argument sous une forme aussi neuve que possible. Au lieu de mettre aux prises, dans un dialogue ordinaire, un prêtre catholique et un ministre protestant, il fait intervenir deux animaux de nature opposée, personnifiant les deux intérêts religieux, les deux partis qui se partageaient l'Angleterre. L'Eglise catholique est représentée sous la forme d'une biche d'une blancheur éblouissante, toujours en péril de mort, et destinée cependant à ne jamais périr. Les bêtes des forêts ont juré sa perte : le lièvre tremblant, il est vrai, observe une timide neutralité ; mais le renard socinien, le loup presbytérien, l'ours indépendant, le sanglier anabaptiste, jettent des regards féroces sur la candide créature. Cependant, elle ose encore se désaltérer à la même source qu'eux, sous la protection de son ami, le lion royal. L'Eglise anglicane apparaît sous la forme d'une panthère magnifiquement tachetée, trop belle peut-être pour une bête de proie. La biche et la panthère, également haïes par la population féroce des bois, se retirent à l'écart pour conférer de leurs dangers communs ; puis, tout en remuant la queue et en se léchant les lèvres, elles passent à la discussion des points sur lesquels elles diffèrent, et se livrent à un long dialogue sur la présence réelle, l'autorité des papes et des conciles, les lois pénales, l'acte du test, les parjures de Titus Oates, les services méconnus que Butler a rendus aux cavaliers, les pamphlets de Stillingfleet, les larges épaules de Burnet et ses heureuses spéculations matrimoniales.

Ce poème a été écrit dans un paroxysme de ferveur, par un prosélyte nouvellement converti à une cause qu'il croyait appelée à triompher sous Jacques II, et qui a distribué ses rôles de manière à donner beau jeu à ses convictions de néo-catholique. Le talent d'argumentation du poète s'y déploie dans toute sa vivacité et son éclat, enrobé au service d'une raison satirique que s'exprime, du moins, en fort beaux vers. Dryden, après avoir malmené et bafoué de toutes les façons les calvinistes, s'indigne contre la médisance et les accusations qui ont accueilli sa récente conversion :

« La nation, dit-il au début, est dans une trop grande fermentation pour que je puisse attendre guerre loyale ou simplement quartier des lecteurs du parti contraire. » Cette déclaration le tient quitte de tout ménagement, et il puise dans un arsenal inépuisable de sarcasmes et d'injures pour frapper les sectes hérétiques, ces bêtes immondes et féroces acharnées contre une biche blanche d'origine céleste.

Quel que soit le mérite littéraire de ce

poème, l'absurdité du plan saute aux yeux : l'allégorie, en effet, ne pourrait se soutenir pendant dix vers de suite, et aucun talent d'exécution ne saurait racheter ce défaut de conception. Mais, ces réserves faites, il faut reconnaître que cette production est la plus remarquable que la littérature anglaise ait vue éclore pendant le court et orageux règne de Jacques II. Malgré la vigueur du raisonnement, dont la forme est presque didactique, en dépit même de l'apreté de la passion religieuse et du ressentiment personnel qui ont inspiré le poète, les vers de cette composition allégorique, surtout les premiers, passent en Angleterre, et avec raison, pour être au nombre des vers les plus musicaux de la langue anglaise. Leur rythme harmonieux frappe d'autant plus peut-être que le sens n'y ajoute que peu de chose. On voit que l'allégorie et la fable y sont assez bizarrement confondues, mais sans que l'on puisse blâmer le poète d'avoir choisi cette singulière fiction. C'est, en effet, le grotesque et l'originalité de la fable qui donnent à ce poème ce piquant auquel on n'est pas insensible.

En dehors de son esprit souple, facile, agréable, Dryden a mis dans son œuvre une telle énergie de raisonnement qu'un critique anglais a dit que c'était la vigueur de Bossuet mise en vers. Cette force d'argumentation témoigne jusqu'à un certain point de la sincérité du poète converti, révoquée en doute par l'historien Macaulay. La discussion, dit-il son tour M. Taine, est toute serrée et théologique. Ses auditeurs ne sont pas de beaux esprits occupés à voir comment on peut orner une matière sèche, théologiens par occasion, et pour un moment, avec défiance et réserve, comme Boileau dans son *Amour de Dieu*. Ce sont des opprimés, à peine soulagés depuis un instant d'une persécution séculaire, attachés à leur foi par les souffrances, respirant à demi parmi les menaces visibles et les haines grondantes de leurs ennemis contenus. Il faut que leur poète soit dialecticien comme un docteur d'école ; il a besoin de toute la rigueur de la logique ; il s'y accroche en nouveau converti, tout imbu des preuves qui l'ont arraché à la foi nationale, qui le soutiennent contre la défaveur publique, fécond en distinctions, marquant du doigt le défaut des arguments, divinant les réponses, ramenant l'adversaire à la question, épineux et déplaçant pour un lecteur moderne, mais d'autant plus loué et aimé de son temps. Il y a dans tous ces esprits anglais un fonds de sérieux et de véhémence ; la haine s'y soulève, toute tragique, avec un éclat sombre comme la houle d'une mer du Nord. »

La publication de ce poème fut entourée de tous les avantages que peut accorder un royal patronage, et on l'imprima, pour l'Ecosse, une superbe édition à la presse catholique établie dans le palais d'Holyrood. Mais le public ne se montra pas disposé à se laisser charmer par le style limpide et les vers mélodieux du converti, et des chants ne réussissaient pas à affaiblir le sentiment qu'inspirait l'apostasie du poète et à endormir les alarmes qu'excitait la politique dont il se faisait le panégyriste. La rancune de ceux qu'il avait tournés en ridicule, la jalousie de ceux qui enviaient son talent, contribuèrent encore à enflammer la colère des lecteurs, et il fut en butte aux attaques les plus violentes.

Biche au bois (I.A.), vaudeville-féerie en quatre actes et seize tableaux, de MM. Cogniard frères, représenté à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 29 mars 1845 ; réduit à trois actes et dix-huit tableaux, et repris au même théâtre, au mois de mars 1865.

On aime assez généralement ces sortes de pièces, qui tiennent le milieu entre les contes d'enfants et les rêves. Elles se ressemblent toutes, et, depuis le mailloir, on n'a pas entendu parler d'autre chose ; il n'importe, on prend un plaisir extrême à revoir cette princesse traditionnelle, douée à sa naissance de toutes les perfections imaginables, et menacée traîtreusement d'un grand malheur par une fée Carabosse quelconque. Car ici, comme dans toutes les féeries qui se respectent, il s'agit encore d'une méchante fée qu'on a oublié d'inviter à la naissance d'une princesse ; elle jette un mauvais sort à l'enfant, qui, heureusement, se voit dotée aussitôt des bonnes grâces d'une autre fée moins cruelle. Perrault et M^{me} d'Aulnoy ont fait sur ce thème les plus charmants récits du monde, et la littérature populaire, j'entends par ce mot les contes transmis de génération en génération par les grand-mères et répétés le soir, à la veillée, autour de l'âtre ; la littérature populaire n'a pas de plus substantiel aliment pour tenir en éveil les gars à marier et les fillettes que l'amour rend toutes songeuses. Le mauvais sort s'accomplit rigoureusement. La princesse est enlevée, c'est-à-dire emprisonnée, endormie ou métamorphosée en un animal quelconque. Un prince Charmant, suivi de son fidèle écuyer, affronte toutes sortes de travaux, de voyages et de luttas, subit mille épreuves terribles ou grotesques, et cherche à rompre l'enchantement. Il en vient à bout, grâce à son courage, grâce surtout au secours de la bonne fée. Dans la pièce qui nous occupe, les choses se passent aussi de la sorte ; mais, sur le canevas primitif, les broderies sont nombreuses : la princesse est métamorphosée en biche, tandis qu'elle traverse la forêt des sycamores. Notre prince

Charmant est forcé de se précipiter au fond des eaux pour repêcher un talisman, ce qui ne l'embarrasse nullement, car il est brave et bon nageur. Le grand dommage est que ce talisman a été avalé par la reine des poissons, madame la Carpe ; pour en obtenir la restitution, le prince s'adresse au roi de la gent poissonnière, le Saumon. Le prince Charmant passe ensuite dans le pays des légumes ; Sa Majesté Cantalou LXVI, doué d'un excellent naturel, lui octroie une herbe merveilleuse destinée à guérir les blessures des biches ; si bien que le prince délivre la pauvre biche au moment où elle va devenir la pâture des lions, dans la cour de la plus féroce des princesses africaines, ce qui n'est pas peu dire. Il gravit ensuite des montagnes rocheuses parsemées de torrents et de précipices, et peuplées de monstres qui vous croquent un homme comme un petit radis. Il surmonte toutefois les dangers accumulés à plaisir par la méchante fée sous ses pas hardis. Puis il est entraîné dans le séjour des sirènes, qui lui sifflent leurs plus beaux airs, lui chantent leurs plus jolies chansons, lui décochent leurs plus brûlantes œillades, dans le but de lui faire oublier sa chère princesse. Mais il est fidèle non moins que charmant. Aussi, après avoir surmonté mille et mille dangers, il se voit récompensé de sa valeur et de son amour par la fée Saphir, qui l'unit à sa princesse dans son palais de pierres précieuses. Et ils s'épousèrent, et ils eurent beaucoup d'enfants. »

Tout le mérite d'une telle pièce se trouve, on le pense bien, moins dans le scénario des auteurs que dans la mise en scène, le déploiement des costumes, l'exhibition des décors. Le pinceau de MM. Ciceri, Devoir et Pourchet avait fait merveille. « Le royaume des poissons est de la fantaisie la plus baroque, écrivait M. Théophile Gautier, en 1845. Dans une décoration de madrépores, de coraux, de plantes aquatiques, se meut tout un peuple revêtu d'écailles, avec des têtes de brochet, de saumon, de carpe, d'écrevisse, etc. Ces travestissements sont exécutés avec beaucoup de vérité. Moëssard en saumon est la fantaisie la plus monstrueusement grotesque qu'on puisse imaginer. La décoration représentant le château enchanté peut lutter avec les plus belles ; les rochers praticables s'élèvent jusqu'aux frises ; un torrent d'eau naturelle ruisselle et grésille sur des lames d'argent ; les sapins étendent leurs bras de spectre sur l'abîme ; le grand-duc roule ses yeux flamboyants et fouette l'air de ses ailes éternuées ; les squellettes des chevaliers métamorphosés en pierre s'ébauchent en traits de feu sous leur enveloppe de granit ; des formes noires et velues se laissent couler le long des rampes ; des monstres flasques, rampant sur des moignons estropiés, se glissent dans les jambes du prince et de son écuyer, et tâchent de le faire renoncer à son entreprise ; mais le prince déracine un sapin et traverse le torrent sur ce pont improvisé. Le charme est rompu. » Le critique, qui excelle à peindre ces brillants tableaux, poursuit : « Dans une autre décoration représentant une grotte sur le bord d'un lac éclairé par la lune, une jeune danseuse a exécuté une imitation du pas de l'Ombre, de Cerito. Le motif de ce pas est très-gracieux. Ce qui nous a beaucoup plu dans ce pas, c'est que la rampe baissée laissait venir d'en haut un jet de lumière, et que le théâtre se trouvait éclairé comme les objets le sont dans la réalité. Sur la scène, par la faute du système gothique de rampes et de quinquets, le jour vient de tous les côtés, et les personnes sont dans le cas qui affligeait si fort le naïf Pierre Schlemihl : sans l'avoir vendue au mystérieux personnage dont la poche contenait des télescopes, une tente pour vingt personnes, une voiture à quatre chevaux, etc., etc., ils n'ont plus d'ombre, ce qui est fort laid. Le palais féerique où se passe ce qu'en argot dramatique on appelle l'*apothéose*, est d'un ton brillant et léger, quoiqu'il ait trop de ressemblance avec l'architecture des surtouts et des sucreries montées ; mais c'est là un écueil bien difficile à éviter. Un ballet de légumes, des plus grotesques, a excité les rires de toute la salle ; rien n'était plus singulier que de voir la polka dansée par des champignons et des poireaux, secouant leurs racines chevelues. Le roi des cantalous était très-drolatique avec sa casaque saumon, hérissée de filaments et historiée de grappes de pépins. »

La fameuse danseuse Lola Montès, qui devait plus tard remplir l'emploi des Dubarry à la cour de Bavière, et dont le nom avait eu déjà un scandaleux retentissement, débuta dans cette féerie, sur les planches de la Porte-Saint-Martin. Les premières représentations de la *Biche au bois* se prolongèrent pendant quatre mois. La reprise qui en a été faite en mars 1865 a obtenu plus de succès encore, et, le 18 décembre 1865, l'affiche constatait qu'elle en était à sa 270^e soirée. « On a diminué la pièce et augmenté la mise en scène, écrivait M. de Biéville dans le *Sicéle* du 27 mars 1865. On avait d'abord porté le nombre des tableaux à vingt-deux, mais la répétition générale, avec l'essai des décors et des machines, avait duré, dit-on, depuis midi jusqu'à plus de trois heures du matin. On a compris que la représentation, quelque viciée que l'on pût obtenir des machinistes, excéderait l'attention des spectateurs et les forces des acteurs, et l'on s'est décidé à retrancher quatre tableaux. C'est heureux, car, malgré ce retranchement, la

première représentation n'a pas laissé de durer depuis sept heures et demie du soir jusqu'à près de deux heures du matin. A quelle heure se serait-elle terminée avec quatre tableaux de plus ? » La mise en scène nouvelle, qui ne le cède en rien à l'ancienne, a coûté 160,000 fr. De nombreuses coupures, pratiquées dans la pièce pour laisser place aux danses, aux décors, aux machines et à l'étalage des costumes, rendent le dénouement assez peu intelligible ; mais ce n'est pas l'intelligence que l'on a cherché à satisfaire ; ce sont les yeux que l'on a voulu émerveiller et séduire, et il faut convenir que jamais spectacle plus éblouissant et plus magique n'a été étalé. « Jamais on n'a vu des décors plus splendides, s'écrit M. de Biéville, des costumes plus riches et plus fantastiques, des ballets plus animés et plus brillants. La forêt de sycamores, vue au soleil couchant, est d'un pittoresque admirable. Le torrent d'eau naturelle, le fond des eaux, le lac des Sirènes, la cour de la princesse Aïcha, le palais de la fée Saphir, sont des tableaux plus merveilleux les uns que les autres. Dans la forêt des sycamores défile l'armée du roi Drelindindin, avec des uniformes qui rappellent toutes les espèces de cloches et de sonnettes. Dans les montagnes rocheuses, apparaissent des monstres qui donnent le frisson aux femmes et aux enfants. Dans le royaume des poissons, une armée de crevettes, de harengs, de brochets, de goujons, vient se ranger en bataille. Le menu fretin danse un ballet plein de frémissements, au milieu desquels on distingue les sauts hardis d'une carpe gigantesque. Dans le royaume des légumes, une foule de carottes, de navets, de betteraves, de concombres, de radis, de cornichons, se placent en rang d'oignons, et des choréïes sauvages célèbrent par une danse des plus vives les noces d'une de leurs sœurs avec un radis blanc. Le pas de la choréïe mariée avec l'heureux radis est dansé avec une prestesse et une gaieté entraînantes par Mlle Mariquita et M. Couleau. Dans la cour de la princesse africaine se danse un troisième ballet, le ballet des amazones, plus grand et plus brillant que les deux premiers, mais moins original et moins gai. Mme Mé-rante, de l'Opéra, y fait applaudir ses pas gracieux, rapides et savants ; des amazones y exécutent, avec une étonnante précision, des manœuvres compliquées, auxquelles viennent se mêler des danseuses qui portent des parasols, dont elles tirent une multitude d'effets. Dans le lac des Sirènes, reposent çà et là des sirènes dont le corps se distingue à travers les ondes. Du sein du lac s'élève une travée arrosée par une pluie continuelle, et qui porte sur le plateau gazonné qui la recouvre un groupe de naïades. Dans le palais de la fée Saphir, des pierres précieuses enchâssées dans une infinité d'arceaux, s'éclairent d'une lumière magique, et l'on aperçoit au fond de chacune d'elles une nymphe qui s'y tient blottie. Un essaim de filles de l'air descend du ciel ; des draperies qui recouvrent le chapiteau des colonnes s'abaissent et découvrent de véritables femmes remplissant l'emploi de cariatides ; enfin, une pyramide de nymphes se dresse au milieu du théâtre. Jamais les amateurs de tableaux vivants n'ont été à pareille fête. » De son côté M. Jouvin disait dans le *Figaro* : « Que manque-t-il à la *Biche au bois*, cette féerie créée à nouveau à la Porte-Saint-Martin, pour être le dernier mot du genre ? Un scénario un peu plus neuf et des plaisanteries un peu moins âgées. Si je suis bien informé, du reste, à partir de la deuxième représentation, opérant de larges et heureuses coupures dans l'œuvre primitive, M. Marc Fournier n'a respecté que ce qu'il fallait tout juste de texte parlé pour justifier les changements de décors, fournir un prétexte aux merveilles de la mise en scène, et attacher l'un à l'autre, au moyen d'un fil léger, les trois ballets des *Poissons*, des *Légumes* et des *Amazones*. On a beaucoup abusé de ce mot : un spectacle féerique ; pour la première fois, la Porte-Saint-Martin lui a donné un sens et l'a même condamné à l'impuissance de rendre la chose qu'il s'efforce d'exprimer. Ne vous est-il pas arrivé, étant enfant, après la lecture d'un beau conte des *Mille et une Nuits*, de fermer le livre et les yeux, afin de pénétrer, par l'imagination, dans ces jardins magiques et ces palais lumineux se dégageant des ténèbres de la fantaisie à la voix d'un génie ? Eh bien ! ces mondes bâtis avec des pierres précieuses sur des murs transparents, que la parole du conteur arabe décrit, mais ne peut montrer, nous les voyons, mais assurément plus éblouissants encore que nous les avions rêvés, dans les panoramas changeants de la *Biche au bois*. Il y a juste trente ans, on citait, comme étant le dernier mot de la mise en scène, la procession de l'empereur Sigismond, au premier acte de la *Juive* ; ce dernier mot n'est plus qu'un *Abc* comparé au défilé original du *Royaume des sonnettes*. On a essayé bien souvent, dans quelques scènes de ballet à l'Opéra, d'utiliser les jets intermittents de la lumière électrique ; on a réussi seulement à éclairer de la sorte, et pour quelques secondes, un pan de décor, un coin de paysage, un personnage, un groupe. Plus heureux ou plus inventif, M. Marc Fournier a trouvé le moyen de transformer la vaste scène de son théâtre en un foyer où convergent tous les rayons électriques ; si bien que danseurs et danseuses, vêtus d'escarboucles et d'émeraudes, ressemblent à des